grande affection pour les Français, de même que ceux de l'Acadie; mais comme ils s'en retournaient dans leur pays, aux approches de l'hiver, les missionnaires ne parvenaient que difficilement à les instruire assez pour en faire des néophytes.

Nous arrivons enfin à une époque remarquable de l'histoire du Canada, celle de la fondation de la ville, et de l'établissement de l'île de Montréal.

M. de Champlain avait d'abord compris de quelle importance il serait, pour la sûreté de la colonie française du Canada, d'occuper et de fortifier l'île de Montréal; et il avait conçu le dessein d'y commencer lui-même un établissement: plusieurs des missionnaires jésuites avaient été du même avis, suivant Charlevoix; mais la Compagnie de la Nouvelle France n'entra point dans leurs vues; et il fallut que ce fussent encore des particuliers qui se chargeassent de l'exécution de ce projet; mais plutôt dans des vues de religion et de piété, que par des motifs d'intérêt ou de politique. Des personnes puissantes, tant ecclésiastiques que laïcs, mais tous animés d'une dévotion et d'un zèle religieux peu communs, même dans ce tems-là, s'associèrent sous le nom de Compagnie de Montréal, "pour le soutien de la religion catholique en Canada, et la conversion des sauvages". Suivant le plan de cette nouvelle Compagnie, il devait y avoir dans l'île de Montréal, une ville, ou plutôt une bourgade française bien fortifiée et à l'abri de toute insulte; les pauvres devaient y être reçus et mis en état de subsister de leur travail; l'on projetait de faire occuper le reste de l'île par des sauvages, de quelque nation ou tribu que ce fût, pourvu qu'ils fussent chrétiens, ou voulussent le devenir; et l'on était d'autant plus persuadé qu'ils y viendraient en grand nombre, qu'ils pourraient se promettre d'y trouver des secours prompts dans leurs maladies et contre la disette. On proposait même, comme à Sylleri, de les policer avec le tems, et de les accoutumer à ne plus vivre que du travail de leurs mains.

Le nombre de ceux qui entraient dans cette nouvelle association était de trente-cinq: * c'était beaucoup trop, dit l'historien, pour qu'elle agît longtems de concert; néanmoins continue-t-il, elle commença de manière à donner lieu d'en bien augurer.— Dès cette année 1640, en vertu de la concession que le Roi venait de lui faire de l'île, elle en fit prendre possession, à l'issue d'une

*. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir ici les noms des principaux: c'étaient, parmi les ecclésiastiques, M. J. J. Ollier, fondateur et premier supérieur du Séminaire de St. Sulpice; A. le Ragois de Bretonvilliers, Gabriel de Quélus, Nicolas Barreau et P. D. Le Prêtre, prêtres du même Séminaire; parmi les laïcs, M. J. Leroyer de la Dauversière, qui fut le premier moteur et comme l'agent général de la Compagnie, P. Chevrier de Fancamp, le prêtre de Fleury, M. Royer Duplessis de Liancour, J. Girard de Callières, Bertrand Drouart, H. L. Habert de Montmort, C. Duplessis de Montbart, A. Barillon de Morangis, Jean Galibal, L. Segnier de St. Firmin, Daillibout de Coulonges, Paul Chaumeday de Maison-Neuve; et Madame la Duchesse de Bullion représentée par Mademoiselle Jeanne Manss.